

DE SON VIVANT



Un film de Emmanuelle Bercot
Avec Catherine Deneuve, Benoît Magimel,
Durée : 123 min

Sortie : 24 novembre 2021

Download photos / Press server: www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/1208

Relations média
Eric Bouzigon
079 320 63 82
eric@filmsuite.net

DISTRIBUTION
FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102 • 8004 Zürich
Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

LOGLINE

Dans son nouveau film Emmanuelle Bercot aborde la maladie et la mort inéluctable.

SYNOPSIS

Un homme (Benoît Magimel) condamné trop jeune par la maladie.

La souffrance d'une mère (Catherine Deneuve) face à l'inacceptable.

Le dévouement d'un médecin (Le Dr Sara dans son propre rôle) et d'une infirmière (Cécile De France) pour les accompagner sur l'impossible chemin.

Une année, quatre saisons, pour « danser » avec la maladie, l'appivoiser, et comprendre ce que ça signifie : mourir de son vivant.



RENCONTRE AVEC EMMANUELLE BERCOT

« En français, comme dans la plupart des langues, il n'existe aucun mot pour désigner celle ou celui qui perd un enfant... C'est comme si en évitant de la nommer, la langue croyait en écarter l'expérience, comme si par superstition, on s'assurait de ne pas en parler pour ne pas risquer de la provoquer. En hébreu, en revanche, ce mot existe. Un parent qui perd un enfant est appelé Shakoul, un terme presque impossible à traduire. Il est emprunté au registre végétal et signifie la branche de la vigne dont on a vendangé le fruit. Un parent endeuillé est raconté en hébreu par une image, celle d'une branche amputée de ses grains, ou d'une grappe dont on a arraché le fruit. La sève coule en elle mais n'a plus où aller, et le bourgeon s'assèche car un bout de sa vie l'a quitté. » Delphine Horvilleur, « Vivre avec nos morts », Ed Grasset.

Emmanuelle Bercot, d'où est née l'idée de ce film ? Vous souhaitiez parler de la mort d'un enfant, de la relation mère-enfant ou montrer un médecin humaniste ?

À l'origine de ce scénario, il y a une coïncidence. J'avais depuis longtemps envie de faire un mélo ; je désirais à nouveau écrire pour Catherine Deneuve et Benoît Magimel ; et m'était venue l'idée d'une mère qui perd son fils. Honnêtement je n'en savais pas tellement plus si ce n'est que, quand on ne meurt pas d'accident à 40 ans, on meurt possiblement du cancer, donc j'avais aussi l'envie de traiter du cancer, de cette maladie qui peut condamner. Je suis comme tout le monde j'ai perdu plein de gens autour de moi du cancer, c'est indéniablement une expérience assez universelle. Mais voilà j'en étais là. Et il s'est produit cette chose, ce hasard, qui n'en est évidemment pas un, c'est que le Dr Sara, qui joue le cancérologue dans le film, a assisté à une projection à New York de « La tête haute ». Il a fait la queue après pour me parler et me dire que ce qu'il avait vu dans le film et ce que j'avais dit dans le débat qui avait suivi, lui laissait penser que je pourrais être intéressée par le travail qu'il faisait dans les « tranchées du cancer », c'est ce terme qu'il a employé. Et il m'a invitée à ce qu'on se revoie pour en parler. Le bonhomme, c'est évident quand on a vu le film, est extrêmement sympathique, lumineux, chaleureux, j'ai donc été assez saisie par sa proposition. Mais surtout j'ai fait immédiatement la connexion avec mon idée de mélo, et comme je crois aux signes... Je n'ai pu retourner à New York, où il travaille, qu'un an plus tard car je terminais un autre film ; mais cette idée ne m'a jamais quittée. Peut-être que ça ne servirait à rien, peut-être que ça n'aboutirait à rien... et en fait, après avoir passé une semaine avec lui, j'ai compris que je pouvais sans doute se faire rencontrer les deux univers : le travail de ce médecin et l'histoire d'une mère qui perd son fils, et le chemin de celui-ci vers la mort.

Comment s'est passée cette immersion dans son travail ?

Ce sont des dizaines et des dizaines d'heures de récit, de discussions, de rencontres avec d'anciens malades, avec son assistante, le musicothérapeute de l'hôpital, les soignants, et le privilège de pouvoir assister à cette scène surréaliste (quand on voit ça pour la première fois) : le tango en salle de chimio. Le jour où j'ai vu ça, j'ai eu la certitude qu'il y avait un film à faire!

Vous avez comparé son travail avec celui d'un cancérologue français en vous immergeant également en France ?

Pas du tout. Même si je connais un peu, forcément, certains services de cancérologie en France. Mais j'ai tout de suite perçu que c'était un médecin exceptionnel. Bien évidemment je ne dis pas qu'il n'y a pas de médecins exceptionnels en France, il y en a c'est certain, mais

tout ce qu'il m'a transmis me suffisait largement pour écrire ce personnage de médecin. Qui n'est d'ailleurs pas censé être emblématique d'une réalité française. Au départ ce n'était pas lui qui devait l'interpréter. Mais on a écrit en s'inspirant totalement de lui, de sa vision des choses, de sa méthode, de ses mots, de son tempérament. En somme, de cette pratique extrêmement humaniste qu'il a vis à vis de ses patients. Le film est nourri aussi de scènes réelles auxquelles on a pu assister, comme les cercles de parole qu'il organise pour que le personnel soignant puisse décharger ses émotions. Après, tout le reste, évidemment, était à inventer totalement.

Votre volonté, vous l'avez dit, était de faire du mélo, de ne surtout pas être dans le documentaire sur un tel sujet ?

Oui ma volonté première étant de faire un mélo, ça a évacué tout de suite tout l'ultra-réalisme que je peux avoir pour d'autres films mais que je ne voulais pas ici. C'était un parti pris tout à fait assumé de ne pas être dans une restitution documentaire des services hospitaliers français et de leurs difficultés. Tant que la parole du médecin était vraisemblable et juste, il était clair pour moi que le propos du film n'était pas de rendre compte de l'état de la cancérologie en France, ni de la souffrance physique des malades.

Reste que l'on peut noter les différences de pratiques entre ces deux pays. Un seul exemple, cette volonté qu'a le Dr Sara de dire la vérité coûte que coûte qui peut paraître brutale, c'est plus américain que français.

Ça je ne sais pas; mais je crois qu'aux Etats-Unis comme ici, comme partout, il y a autant de manières de faire que de médecins. Partout dans le monde, il doit y avoir des médecins, pour qui, comme chez le Dr Sara, le principe de vérité est fondamental. Mais l'inverse, je le sais, existe aussi bien sûr. On ne peut nier que lui, de par son humanité, est un médecin exceptionnel, d'ailleurs tous les gens qui sortent du film disent « si j'ai un cancer un jour je veux être soigné par lui ! » En fait, la question de la vérité (sur la condamnation et sur le temps de survie) s'est avérée centrale dès le début de ce projet. Avec Marcia Romano, la scénariste, on était divisées sur la question : elle assurait ne pas vouloir savoir, et moi j'affirmais que je voudrais savoir. Alors on avait envie que les gens sortent en se posant la question : « est-ce-que, dans cette situation, je voudrais ou non, savoir ? »

Quand on voit le film, on a une impression étrange : celle d'une intention qui bascule. Au départ, pour moi, c'est un film sur ce lien mère enfant, sur cet accompagnement et à un moment l'emporte la façon dont Benoît Magimel interprète magistralement cette fin de vie.

C'est vrai. Le point de départ était de comprendre comment un médecin amène un homme à mourir et sa mère à accepter que son fils parte avant elle, ce qui est inacceptable pour tout parent. Et, petit à petit, il y a quelque chose qui a pris le dessus ; ce quelque chose c'est l'expérience métaphysique, par le jeu de Benoît, de ce que c'est que de mourir, de s'en aller. Et de faire le chemin pour l'accepter.

Delphine Horvilleur, une des premières femmes rabbins de France, accompagne souvent des hommes ou des femmes tout au long de leur maladie. Dans son dernier livre (« Vivre avec nos morts », Ed Grasset), elle parle des différentes phases par lesquelles les malades passent : le déni, la colère, la dépression, la négociation, la

résignation. Dans votre film, elles y sont toutes, dans l'ordre. Ça aussi c'est intuitif ou là vous avez voulu du réalisme ?

Je n'ai rien lu là-dessus mais je pense effectivement, qu'intuitivement, et une fois de plus, c'est venu comme ça, naturellement. Il y avait ce parti pris que tous les deux, mère et fils, soient dans le déni au départ ; puis évidemment il fallait la colère puis le travail du médecin pour l'amener à cette résignation. C'est le sens même du travail de ce médecin. Quelque part, la narration nous a dicté cet enchaînement que vous soulignez. Bien sûr, on a beaucoup entendu de malades du cancer s'exprimer, on a emmagasiné de nombreuses choses sur ce sujet et on s'est mises à la place du malade. Et Marcia Romano, comme moi, avons pu nous appuyer sur notre vie personnelle. Mais on n'a pas réfléchi comme ça.

À un moment le Dr Sara pose une question très étonnante à Benoît Magimel. Il lui dit : « Vous avez honte d'avoir le cancer ? ». Cette phrase, il l'a prononcée en consultation ?

C'est ma phrase préférée du film ; elle est magnifique cette phrase. « Vous avez honte d'avoir le cancer ? », je trouve que c'est tellement beau de dire ça. On n'entend jamais ça... Cette phrase, elle vient de la journée d'essais que j'ai fait passer au Dr Sara, quand j'ai envisagé qu'il joue son propre rôle. Je lui ai fait jouer certaines scènes écrites avec des comédiens, et puis je lui ai fait faire des impros aussi ; dans l'une d'elles, je l'ai mis face à un jeune acteur qui était très mutique, très fermé, très mal. Et c'est dans son impro que le Dr Sara a dit cette phrase que j'ai entièrement retranscrite ; en fait, j'ai beaucoup fonctionné comme ça avec lui, lors de mes visites à New York. On faisait des simulations. Je lui disais : « voilà si je te dis ça, vas-y, qu'est-ce que tu vas dire ? Et si je te réponds ça, tu fais quoi ? etc ». Et comme il est très volubile, il déroulait des dialogues, en fait la plupart des dialogues qu'il prononce dans le film.

Dans votre film, les soignants et les quelques patients que l'on voit sont tous des acteurs ?

Non ; déjà par goût je sépare toujours : moitié acteurs, moitié gens de la vraie vie ; mais là, quasiment tout le personnel hospitalier sont des vrais, à une ou deux exceptions près. C'était important car, dans les gestes de soins, dans la présence, dans la façon de se déplacer dans les couloirs, quand ce sont des acteurs on sent quelque chose qui n'est pas tout à fait juste ; d'où l'intérêt de vrais soignants. Bien sûr, j'avais avec moi le Dr Sara qui était là pour valider un peu tout ce qu'on faisait sur le plan médical, mais c'était quand même très encourageant et très joyeux d'avoir tous ces personnages réels qui témoignaient retrouver la vérité de leur quotidien dans ce service de fiction. Et leur joie de participer à ce projet, leur engagement auprès de nous, ça a été vraiment porteur et émouvant. Et c'était frappant de les voir complètement dans leur élément avec le Dr Sara, lui-même « un des leurs » face à des acteurs. Les avoir sur ce tournage, leur enthousiasme, aura été pour moi une grande source de joie dans cette aventure.

Il est question à un moment des traitements expérimentaux. Benjamin (Benoît Magimel) se rend en Autriche avec Crystal (Catherine Deneuve) pour bénéficier de séances en caisson. C'était important d'aborder cet aspect aussi ?

Cette phase où on cherche et tente tout ce qui peut marcher, hors les lourds traitements classiques ? Oui j'aurais même aimé l'aborder davantage mais malheureusement il n'y avait pas la place pour ça. Mais à l'origine, dans le scénario, c'était plus développé. Car c'est

important, cela parle aux gens cette idée selon laquelle, avant de faire tout le travail qui mène à la résignation, il y a évidemment l'espoir ; c'est ce que dit Crystal et moi, à sa place, j'essayerais aussi tout ce qui existe. Cette idée m'a été inspirée aussi par un cas que m'a raconté le Dr Sara : comme Benjamin, une de ses patientes avait été faire des séances dans un caisson à oxygène en Autriche et le Dr Sara s'est mis en colère parce qu'il considère qu'il y a beaucoup de charlatans qui sévissent et qui se font de l'argent sur le dos de la souffrance et de la peur des malades, et qui en plus retardent les soins qui pourraient les aider ; il a pléthore d'exemples de gens qui viennent dans son cabinet après avoir vu un médecin qui lit l'état d'un cancer dans le marc de café sur la 5 ème avenue, un autre qui lit ça en arrachant un cheveu... Quand on cherche des solutions parallèles, l'éventail est très large, et presque infini. Il combat ça. D'autant qu'avec internet aujourd'hui, il y a des informations, des promesses de guérison, de protocoles à suivre, qui partent dans tous les sens. Mais moi je comprends cette tentation, je trouve ça naturel, très réel et très touchant, et c'est pour cela que je déplore de n'avoir pas eu plus de temps dans le film pour traiter cela, mais on ne peut pas tout raconter. Alors je voulais au moins qu'il y ait cette petite allusion au fait, qu'avant de se résigner à la médecine traditionnelle, probablement à la chimio, certains malades ont quand même essayé autre chose, parfois tout.

À un moment, Benjamin (Benoît Magimel) dit à sa mère « C'est ma maladie. C'est pas la tienne ». Votre propos est de montrer qu'on ne partage pas la maladie, qu'on est seul face à elle, même quand l'autre est la mère ?

Oui et cela vient de plusieurs choses que j'ai observées. La maladie c'est quelque chose d'extrêmement intime. La santé, en fait, est quelque chose d'extrêmement intime. On se retrouve à porter ces questions-là (la maladie, la souffrance, la mort) du plus profond de son être tout seul ; mais j'ai aussi constaté que, souvent, la personne qui accompagne le malade est plus atteinte psychologiquement et émotionnellement que la personne qui est malade. Souvent l'entourage est plus fragile que la personne et du coup les malades ont l'impression de se faire voler leur maladie ; ça m'a beaucoup frappée d'entendre des proches dire que leur enfant, leur mère, leur volaient leur maladie ; c'est vrai que dans ce dialogue on mesure que Crystal (Catherine Deneuve) s'investit dans cette histoire comme s'il s'agissait de sa vie à elle alors qu'il s'agit de sa vie à lui.

Vos deux personnages, Crystal et Benjamin, s'ils cheminent ensemble, ne suivent pour autant pas des voies tout à fait parallèles. En témoignent deux scènes « testamentaires » ?

Effectivement quand Benjamin (Benoît Magimel) voit son notaire, il a rangé « le bureau de sa vie » en reconnaissant son fils ; que pouvait-il faire de plus beau que de le reconnaître et éventuellement lui léguer les quelques biens qu'il a. C'est presque son geste final. Son aboutissement. Alors que, dans le même temps, quand Crystal (Catherine Deneuve) s'exprime devant les élèves de Benjamin, elle est encore dans le déni ; certes, en lisant une lettre, elle porte une forme de testament de son fils, mais tout en disant que s'il va mieux il pourra revenir ! Mais les deux séquences, montées en parallèle, parlent de la même chose : la transmission. Vous évoquez (par la voix du Dr Sara) dans une scène le terme de directives anticipées, mal connues toujours des Français.

Vous vouliez mieux faire connaître cette possibilité qui permet à chacun d'entre nous d'exprimer ses dernières volontés ?

Oui j'ai vu comment cela se passait aux EtatsUnis et pour le Dr Sara. Il incite ses malades à acter ces directives. Je me suis renseignée et j'ai appris qu'en France, il y a des formulaires que l'on peut remplir et transmettre ou laisser chez soi. Ça me plaisait de donner cette information, dire que cela existe et qu'il faut y penser parce que c'est important. Mais c'était aussi un fusible du mélo ; que Benjamin (Benoît Magimel) ait signé ça, dit qu'il accepte de partir. Et c'est ce qui fait céder Crystal (Catherine Deneuve), grâce à cette phrase que prononce le Dr : « c'est notre tour d'accepter ce que lui a accepté déjà. »

Benjamin (Benoît Magimel) meurt durant les quelques secondes où sa mère s'en va. Il s'y autorise alors ?

Pas pour moi. En fait je fais écho à ce que dit le Dr Sara dans la première scène : « souvent le malade choisit l'heure de sa mort et qui est dans la pièce à ce moment-là », j'y crois profondément. Et lui justement choisit de mourir sans elle et je trouve ça très cruel. Mais c'est un choix de scénaristes.

Moi je pense que c'est pour la protéger qu'il a choisi cet instant.

C'est ça que j'aime avec les fins de film c'est que chacun peut se raconter l'histoire qui lui ressemble.

Benoît Magimel est hallucinant dans ce jeu. Comment a-t-il travaillé pour cela ?

Il est allé au contact de patients qui avaient des cancers ? S'est immergé dans une unité de fin de vie ? Très peu. Je pense qu'il a travaillé avec sa propre sensibilité à cette situation-là, avec son intuition. Je sais qu'il était extrêmement touché par l'histoire et le personnage, sans en connaître la raison. Mais il s'est donc simplement laissé aller à essayer de vivre le plus intérieurement possible ce que ce serait que de mourir. Moi, bien sûr, j'ai connu des personnes en fin de vie donc je lui ai demandé un travail sur la voix, sur la façon de parler ; mais il n'y a pas eu une préparation particulière et c'est une performance du sensible, de l'organique, ce qu'il fait.

Reste que le personnage que joue Catherine Deneuve affronte tout ce cheminement, cette épreuve, très seule ?

Sans amis, sans proche, sans famille... Oui mais justement cette dimension peu réaliste, on l'assume complètement. L'idée c'était d'épurer au maximum pour laisser se déployer les sentiments des personnages principaux ; on ne voit effectivement pas ses amis à elle ; lui non plus n'a, dans le film, pas d'amis, pas de compagne ; il n'y a pas de vie autour, ils sont très seuls. Ce n'est pas très réaliste parce qu'on sait bien que quand il y a un drame comme ça, la famille, même éloignée, se rapproche mais, comme on est dans le mélo, beaucoup de choses sont permises pour laisser toute la place au drame.

Cécile de France est à côté du Dr Sara durant toutes ses consultations. Quelle fonction a-telle exactement ? Médecin en formation ? Psychologue ? Infirmière ?

Elle a un poste qui n'existe pas en France, c'est l'assistante infirmière du cancérologue. J'ai assumé là aussi le fait de faire exister un personnage dans une fonction qui n'existe pas en France, faute de moyens. La dimension romanesque de ce personnage, l'emporte sur toute préoccupation réaliste. Eugénie, qui est le vrai prénom de l'assistante du Dr Sara, nous a inspiré ce personnage. Pour sa part professionnelle bien sûr. Le reste est totalement inventé pour la bonne cause du mélo ! Ils forment un vrai duo, tous les deux. Je dois dire que

l'interprétation de Cécile de France, sa présence si généreuse, si lumineuse, bien que silencieuse, son intelligence de jeu, son humilité, ont transcendé ce personnage. Qui ne repose presque uniquement que sur la force de ses regards, et de ses silences.

Comment avez-vous ressenti le jeu de Catherine Deneuve ?

Je me souviens qu'elle a été bouleversée à la lecture du scénario. Et qu'elle a très bien senti l'épreuve intime que ça pourrait être de jouer ce rôle. De vivre ça, même sur un plateau. Je peux dire que les dernières scènes avec Benjamin (Benoît Magimel) étaient, pour elle, difficiles à vivre, d'y assister en tant que personnage mais aussi en tant qu'être humain. Je crois que ça l'a remuée beaucoup. Mais si on vit les situations plutôt que de les jouer, comment pourrait-il en être autrement ? Elle n'a jamais caché que certaines scènes étaient pénibles à jouer pour elle. Ce n'est pas si habituel de n'avoir à jouer que des scènes dramatiquement intenses et douloureuses. Un film où une émotion authentique est requise quasiment à chaque scène. C'est épuisant à jouer. Mais quand Catherine Deneuve aime un scénario, a confiance en son metteur en scène, elle se met totalement au service de l'histoire et de la mise en scène. Ici, ça lui a coûté, j'en suis pleinement consciente.

Vous discutiez beaucoup avec Benoît Magimel sur la difficulté de certaines scènes ?

Pas du tout. C'est quelqu'un qui va être sur son iPad une seconde avant une scène difficile. Pendant la prise il peut recevoir un coup de fil qui déclenche une musique funky et tout le monde rigole. Et il se remet dedans immédiatement, il est comme ça. Je sais que chaque acteur a une façon de fonctionner différente mais parfois j'étais quand même sidérée.

Comment s'est faite cette incroyable transformation physique de Benoît Magimel, cette évolution inexorable due à la maladie ?

J'ai choisi toutes les étapes de sa transformation, je dis bien transformation, pas déchéance. Car il y a un parti pris de départ sur l'esthétique du film. Je voulais que les gens soient beaux, que la lumière soit belle. À aucun moment, il n'y a les néons blafards d'hôpital. En ce sens, rien n'est réaliste dans la représentation du décor même d'un hôpital. Mais je tenais à ce que les gens soient beaux parce que, dans les mélodrames, traditionnellement, les gens sont beaux et bien éclairés. Je ne voulais qu'à aucun moment Benoît Magimel ait l'apparence physique d'un homme détruit par la maladie ou la chimiothérapie. Je ne voulais surtout pas que le spectateur puisse avoir du mal à supporter de le regarder, même à l'approche de la mort. Ce n'était pas le propos du film ; le propos ce sont les émotions, les sentiments, pas les ravages physiques de cette maladie. Il fallait le voir décliner bien sûr, par plusieurs paliers, mais sans aller jusqu'à ce qu'on peut connaître de la destruction physique extrêmement spectaculaire et horrifiante de cette maladie.

Ce qui est impressionnant dans le travail du Dr Sara, c'est bien sûr la façon dont il accompagne le patient mais aussi le proche en lui apprenant à accompagner le malade. Il fait toujours ça ?

Oui. Il m'a expliqué que ça ne servait à rien de faire un travail avec le malade si on ne fait pas un travail avec la famille. C'est vraiment un travail conjoint, parallèle, indissociable. Il pense que si une famille n'accepte pas le départ de quelqu'un, la personne en question va avoir du mal à partir ; si on lui donne la permission de mourir, elle va partir plus apaisée.

Le Dr Sara évoque, pour accepter la fin, la nécessité de ranger « le bureau de sa vie ». Vous pouvez nous expliquer de quoi il s'agit ?

J'avais imaginé que ça pouvait être différent de ce que ce que j'ai pu connaître en France dans les services de cancérologie mais, là, j'ai été étonnée qu'il aille si loin dans la psychologie, la philosophie, la métaphysique. Pour moi il fait un travail qui dépasse largement ses compétences de médecin ; c'est comme s'il était 5 personnes en une. Il a la science pour traiter le malade du mieux qu'il peut mais il apporte bien plus que cela. Tous les malades qui viennent le voir traversent quelque chose d'extrêmement violent, même si heureusement certains vont guérir, et le travail qu'il propose s'adresse à leur tête et leur cœur tout autant qu'à leur corps. Ranger le bureau de sa vie, ne pas laisser d'ombre, de poids, de non-dits, permet, pour lui, d'aller vers l'acceptation de la fin et un départ en paix. Et même si c'est très difficile à faire, les patients lui sont reconnaissants de cela.

C'est comme ça que le vit aussi le Dr Sara ?

Cet homme a presque une figure de saint. On a l'impression que, lui, la mort il va y aller les bras ouverts mais il a eu l'honnêteté de nous dire « si ça se trouve je chierai dans mon froc plus que tous les autres devant la mort ». J'ai finalement retiré cette phrase du film mais qu'est-ce qu'on a ri, avec Marcia Romano, quand il nous a sorti ça ! C'est dire sa totale honnêteté.

Le Dr Sara donne à Benjamin les 5 mots à dire à ceux qu'on aime avant de partir ; il le fait vraiment avec ses patients ?

Les 5 mots sont : Pardonne-moi, je te pardonne, je t'aime, merci, au revoir. Oui il fait cela. Après, je ne sais pas si les patients l'appliquent. Car il évite vraiment que les gens meurent à l'hôpital. Donc les patients sont, dans la mesure du possible, toujours renvoyés chez eux pour les derniers jours. Mais j'avais besoin pour la fiction que le malade meure à l'hôpital donc dans le film on assiste à cette scène. Je sais quand même qu'il a vu des réconciliations dans des chambres de son hôpital, il a même parfois œuvré à cela. Il a mille histoires de gens qui ont pu accomplir cette paix avec des membres de la famille avec qui ils étaient en conflit. Et c'est pour lui, une grande satisfaction et une grande émotion.

Quelle distance parvient-il à maintenir avec ses patients... notamment quand ceux-ci meurent ? À partir du moment où il ne voit pas la mort comme quelque chose de triste, même si, encore une fois, il ne peut pas garantir qu'il n'en aura pas peur, sa spiritualité, sa croyance, sa foi, lui permettent apparemment d'avoir un rapport paisible avec cela. Mais, il le dit dans le film, ça lui est arrivé de pleurer devant un malade ou d'être en grande empathie avec un malade, et il emporte avec lui tous ses malades. Souvent il va aux enterrements, il lit un texte, il est réellement très impliqué. Et ce, jusqu'au bout. Ça dépasse de loin sa mission de médecin. Et comme il a une joie de vivre très abondante, la vie prend toujours le dessus chez lui mais je pense qu'il garde en lui la trace, le souvenir, de chaque malade, sans se laisser pour autant effondrer par la mort de chacun. Sinon, il ne pourrait simplement plus faire son travail !

Parlons des cours de théâtre que donne Benjamin (Benoît Magimel) car il y a une gradation très intéressante dans ces scènes, parallèlement à l'évolution de sa maladie. Dans le premier cours il demande aux élèves de se donner un dernier baiser, pour toujours. Il cherche quoi ?

Il a besoin de cela pour avancer ? Oui. J'avais envie que les cours de théâtre soient toujours en lien avec ce qu'il était en train de vivre. Il cherche à éprouver son émotion, son état ; c'est

comme un travail préparatoire à ce qu'il va devoir traverser et il a envie de le voir joué par d'autres. En fait il veut voir cette chose-là sous ses yeux et pouvoir l'observer, l'analyser, avant de la vivre. Enfin, c'est pour cela que j'ai écrit ces scènes comme ça mais je ne sais pas si tout le monde fera le rapprochement. Par ailleurs, j'aime qu'on connaisse le métier des personnages. Dans ce film en particulier, où on ne voit Benjamin quasiment que dans l'univers hospitalier, il semblait fondamental de le voir s'incarner du côté des vivants, et de le voir à l'œuvre. Au-delà encore de ça, mettre en scène une classe de théâtre, aborder ce que c'est que d'être acteur, tout ça me passionne au plus haut point.

Dans une autre scène, Benjamin (Benoît Magimel) devient plus exigeant avec ses élèves comme s'il n'avait plus de temps à perdre...

Oui, j'avais envie qu'il donne ses dernières forces dans ce cours de théâtre qui est son ultime cours puisqu'après il sera ensuite hospitalisé jusqu'à la fin. Je voulais, dans cette scène, qu'il se vide, qu'il donne tout son reste d'énergie à sa troupe d'élèves et notamment à ce jeune en qui il peut voir un peu son fils ou quelqu'un qui a l'âge de son fils. L'idée de la transmission dans le film est importante ; là pour moi, il transmet à cet élève ce qu'il n'a pas pu transmettre à son fils puisqu'il ne l'a pas connu. Mais je voulais ce dernier sursaut d'énergie et même de fougue, de colère, je voulais que cet élève soit aussi épuisé que lui, qu'il y ait ce dernier concert d'énergie avant la chute.

Vous n'avez pas peur qu'on vous reproche le mélo ?

Non même si je sais qu'on va le faire. Je sais qu'on va me dire que ce n'est pas comme ça que ça se passe, que c'est un monde idéal, que si les médecins étaient comme cela et les chambres d'hôpital si grandes et si belles, cela se saurait. Je sais que l'on va me dire tout ça mais ce n'est pas un problème car le film ne prétend absolument pas restituer le réel. On peut y voir un conte, si on en a envie.

Qu'est-ce que ce film vous a appris sur vous-même ?

La rencontre avec le Dr Sara a été phénoménale, c'est un être hors du commun et rencontrer des êtres exceptionnels ça n'arrive pas si souvent. Connaître cet homme, parler avec lui, jouir de sa joie de vivre, de tout ce qu'il sait, car il est extrêmement cultivé, ça m'apporte énormément au plan personnel. Quant au film en lui-même, comme je suis obsédée par l'idée de la mort depuis que je suis enfant, depuis que je suis née en fait, peut-être qu'il travaille inconsciemment à m'amener à accepter quelque chose que je refuse d'accepter; qu'il me libère de certains démons...

Depuis vous avez encore plus peur de la mort ou encore plus envie de vivre ?

C'est possible que ce soit les deux, encore plus peur de la mort et encore plus envie de vivre. Mais j'ai toujours voulu que ce film soit lumineux et positif comme l'est le Dr Sara. Je voulais qu'on sorte du film, et par bonheur plusieurs personnes l'ont vécu ainsi, avec une envie de vivre encore plus grande, que ce film, qui parle de la mort, soit un hymne à la vie.

RENCONTRE AVEC CATHERINE DENEUVE

Catherine Deneuve, vous jouez la mère de Benoît Magimel qui est atteint d'un cancer du pancréas dont il va mourir. Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter ce rôle ?

Déjà le fait que ce soit Emmanuelle Bercot, j'avais déjà tourné avec elle. Elle a une façon très droite, très directe, de parler de sujets difficiles. Et puis j'aime sa netteté, sa volonté d'aborder ce thème avec l'idée de ne pas avoir peur. Ainsi on sait d'emblée ce qui va se passer, on n'a pas le choix. Le cancer est là et Benjamin va mourir. Et je vais l'accompagner. C'est cette netteté que j'ai aimée.

C'est un rôle contre nature, une mère qui accompagne son fils. Il a été difficile à jouer ?

Oui très difficile, c'est la pire chose qui puisse arriver, alors oui bien sûr c'était difficile. Mais ce qui m'importe avant tout c'est que le scénario me plaise. Et c'était le cas donc j'ai joué.

On vous sent éminemment mère dans la vie, cela a influé votre façon d'aborder ce rôle ?

Disons que ce sujet me touche davantage. En plus le tournage était compliqué, la covid a tout perturbé, donc oui c'était difficile d'affronter cela, de jouer.

Dans ce film vous dites à Benjamin (Benoît Magimel) que vous voudriez partager sa maladie, sa douleur, ce qui le met en colère. Vous avez fait des suggestions, des propositions, peut-être en tant que mère ?

Non, toutes les scènes étaient extrêmement préparées par Emmanuelle Bercot, tout le texte précisément écrit. J'ai suivi ce texte très juste.

C'est la troisième fois que vous tournez avec Emmanuelle Bercot après Elle s'en va et La tête haute, en quoi diriez-vous que sa mise en scène a évolué ces dernières années?

Emmanuelle Bercot travaille de plus en plus avec une deuxième caméra, ce qui n'était pas le cas sur nos précédents films, elle utilise peu de mouvements de caméra, ce qui amène une période de montage plus longue pour elle. Elle demeure exigeante dans sa mise en scène et ses choix, et cette exigence est confrontée à un manque de temps, car les tournages sont de plus en plus courts. Le rythme est donc soutenu, encore plus que d'habitude.

Vous avez interprété dans ces films une restauratrice, une juge, ici on se sait pas quel est le métier de Crystal, qui est avant tout une mère, est-ce un rôle plus facile pour vous à appréhender malgré la difficulté de l'enjeu ?

Crystal parle peu dans le film par rapport aux personnages précédents que j'ai interprétés, c'est plus difficile, plus complexe à jouer. Quand on parle peu, les silences, les regards prennent plus d'importance. L'émotion passe par eux. Le métier aide à jouer un personnage, ici ce sont les situations qui mènent au jeu.

Votre relation avec Benoît Magimel est ici encore plus forte que dans La tête haute, quel genre de partenaire est-il ? Comment avez-vous préparé ensemble vos scènes si poignantes ?

Non rien n'a été préparé avec Benoît Magimel que je retrouvais 6 ans après la La tête haute, et les relations entre nos personnages dans le film étaient bien différentes, plus faciles je pense à l'époque. Dans De son vivant, ça se passait directement sur le plateau, sur le décor, nous n'avons jamais répété auparavant. Benoît est un acteur très sensible, de plus en plus

bouleversant dans sa manière d'appréhender les rôles, et d'autant plus qu'il a des scènes très dures à jouer. C'est un partenaire extrêmement émouvant et cette émotion a guidé notre jeu à l'un et à l'autre je pense.

Vous vous sentez comment après ce film, après l'avoir vu terminé ?

Quand le film a été terminé puis quand je l'ai vu, cela m'a semblé tellement difficile, tellement compliqué. Il me faut un peu de temps pour le laisser se poser, c'est encore violent. Il faut du temps pour le faire atterrir. Il y a eu cette année avec la covid, tant de tristesse qu'il est compliqué de revenir à la vie. Je ne sais pas comment on va se relancer, de quoi on aura envie, comment on aura envie. J'espère que les spectateurs auront envie de venir voir ce film en salles.



RENCONTRE AVEC BENOIT MAGIMEL

Qu'est-ce qui vous intéressait, vous plaisait dans ce rôle ?

En premier il y a l'envie de retravailler avec Emmanuelle Bercot on se connaît depuis quelques années à présent. Bien qu'elle me connaît plus que je ne la connais. Avec elle il y a toujours quelque chose de plus intime et de plus personnel. C'est important pour moi de travailler avec ceux que j'aime. C'est quelqu'un qui compte. Et puis c'est un scénario qui m'a bouleversé tout de suite dès la première lecture ; on est renversé, ça vous frappe comme ça d'un seul coup, ça vous met en face des questions existentielles les plus fortes que sont le rapport à la mort et ce qu'on fait dans sa vie, ce que l'on a accompli. C'est vraiment quelque chose d'énorme, c'est comme si vous faisiez face à un 38 tonnes qui vous renversait.

Vous étiez particulièrement touché par cette histoire ? Ce personnage ?

Il y a le malade et l'acteur raté, c'est vous qui le dites, acteur raté qui a l'impression de n'avoir rien fait de sa vie, qui part sans laisser de traces. C'est quelque chose qui vous angoisse ? Oui, c'est la question que l'on commence à se poser après un certain moment passé sur cette terre. On commence à se demander si on a vraiment fait ce que l'on voulait faire, si on a vraiment été qui on voulait être, si on a accompli des choses. L'urgence commence à arriver avec le temps. L'idée de disparaître et de ne rien laisser derrière soi, se demander si on a assez vécu, c'est angoissant. On se rend compte peut-être qu'on a pas assez profité des choses qu'on avait devant soi et dont on ne prenait pas la mesure.

Et cela vous a fait réfléchir sur votre histoire personnelle ?

Oui absolument. Après la lecture du scénario une urgence s'est fait sentir sur ce qui est important. Ça donne réflexion à vouloir changer sa manière de vivre ; vivre différemment les choses de la vie.

Comment avez-vous travaillé ? Où êtes-vous allé puiser des émotions aussi justes ?

Emmanuelle Bercot m'avait donné des documentaires à voir qui étaient bouleversants et elle m'a mis en relation avec une cancérologue. J'ai assisté à des consultations de manière très confidentielle. L'un des patients dont j'ai le souvenir était dans le déni face à sa maladie. Il venait prendre état de l'évolution de son cancer ; un homme d'environ 70 ans en forme, très vivant mais il ne parlait que d'un vieux problème de tandinite. Ce monsieur est parti sans prendre connaissance de ses résultats, sans même y penser. Le hasard a fait qu'il était le père d'une amie. 6 mois plus tard lorsque j'ai compris qui il était, il avait cessé de se battre et en quelques semaines c'était terminé. Je l'ai revu avec ses filles dans sa chambre à l'hôpital. La transformation était telle qu'il était à mes yeux méconnaissable. On fait malheureusement tous l'expérience douloureuse de perdre un parent. Ce fut un moment qui m'a rappelé ceux que j'avais pu vivre par le passé. C'est dur de laisser partir ceux qui nous sont chers. C'est injuste de subir autant. C'est pourquoi la prise en charge et l'accompagnement sont si importants. On est souvent revolté de la manière dont cela se passe, ce n'est pas dans l'ordre des choses de voir son enfant mourir avant soit.

Vous sortez de ce film avec plus d'angoisse qu'une envie encore plus importante de vivre ?

Non au contraire j'ai des priorités plus claires aujourd'hui que je mets en avant et que je prépare. Je vois les choses différemment... j'avais pensé que les films n'arrivent jamais par

hasard et ce fut une angoisse au départ de ce film. Il fut tourné sur une longue période. J'avoue que la deuxième partie du tournage fut étonnement plus détendue et légère à tourner que la première. La peur de tomber malade avait disparue pour faire place à plus de légèreté dans la manière de travailler. Plus de détachement. Mais après avoir vu le film, il y a une scène qui m'a troublée. Lorsque l'on voit des photos de moi à tous les âges sur le mur dans l'appartement de ma mère (Catherine Deneuve), c'est une sensation étrange que j'ai ressentie : il est difficile à ce stade de prendre pour moi la mesure du film. Il sera plus évident de le revoir avec du recul dans quelques années. Ce fut une expérience forte, que je n'aurais probablement pas acceptée si cela n'avait pas été Emmanuelle Bercot.



RENCONTRE AVEC RENCONTRE AVEC CECILE DE FRANCE

Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce rôle et comment le définiriez-vous ?

Le rôle d'Eugénie est assez discret mais j'aimais bien cela, cette discrétion. C'est un personnage qui doit livrer une bataille terrible, il représente la problématique de ce métier éprouvant où il ne faut pas montrer ses émotions. Cette histoire d'amour secrète qu'Eugénie vit avec Benjamin (Benoît Magimel) est très compliquée car elle doit cacher ses émotions et, en même temps, donner la permission à Benjamin d'exprimer, lui, ses émotions. Et le fait qu'elle cache ses émotions fait que, quand elle s'autorise à les montrer, c'est très beau. Elle n'est qu'un satellite qui gravite autour de Benjamin mais il y a quelque chose de très fort qui se passe dans les contacts charnels, les sourires, les regards échangés. Or les regards sont le reflet de l'âme et ils ont une grande profondeur dans le cinéma d'Emmanuelle Bercot.

Dans votre jeu, et notamment lors des scènes de consultation, c'est votre regard empathique qui frappe. Comment avez-vous travaillé ?

En rencontrant le Dr Gabriel Sara. On a beaucoup discuté. C'est un homme extraordinaire, quelqu'un d'exceptionnel, de très très généreux. Il a un tempérament positif et une capacité incroyable à l'émerveillement, c'est pour moi un humaniste et un philosophe. Je l'ai beaucoup écouté. Il m'a expliqué sa conception de son métier qui est magnifique, sa mission auprès des malades qui, pour lui, est de s'assurer que le malade ne souffre pas et de le préparer au grand départ. Cet homme est solaire, lumineux et chaleureux, c'est un bonheur de discuter avec lui, d'écouter son point de vue sur la mort, sur la fin de vie. Et mon personnage existe vraiment, c'est son assistante. Je n'ai pas pu la rencontrer mais il m'a beaucoup parlé d'elle, de son travail.

Ce rôle a-t-il été difficile à jouer ?

Je ne considère jamais qu'un rôle est facile ou difficile. Ce qui est important c'est d'être à la hauteur du désir de la réalisatrice. Pour moi c'est un film philosophique donc, au-delà de ma partition, je sentais qu'il y avait des propos très profonds qui seraient offerts aux spectateurs, j'étais donc plutôt en position d'humilité face au sujet.

Ce rôle, cette histoire si forte avec un mourant, vous a apporté quoi ?

Changée en quoi ?

Ça m'a permis de m'enrichir philosophiquement, notamment en réfléchissant à la notion du présent, du « être ici et maintenant », au fait que la vie est un cadeau qu'on a entre les mains et dont il faut vivre chaque instant car chaque instant est une possibilité de bonheur. Mais ce film m'a aussi fait réfléchir car il parle de vérité, la vérité qui est le principe absolu du médecin, la vérité dont Crystal (Catherine Deneuve) veut préserver son fils, la vérité aussi dont est en quête Léandre, le fils de Benjamin. Enfin avec ce film on réfléchit aussi au fait d'accepter sa vulnérabilité d'être humain.

RENCONTRE AVEC LE DR GABRIEL SARA

Comment avez-vous réagi quand Emmanuelle Bercot vous a proposé ce rôle, votre rôle? Vous y aviez pensé ?

Je n'ai jamais pensé que l'on pouvait me proposer de jouer dans un film, surtout sur un sujet qui est tellement cher à mon cœur. J'ai été extrêmement heureux de voir que quelqu'un de la trempe d'Emmanuelle, qui comprend si profondément mes pensées et mes idées, était intéressée d'en faire un film. Mon but principal, quand j'ai connu Emmanuelle était de partager mon message philosophique en médecine et plus particulièrement en oncologie. Donc quand j'ai vu qu'elle était intéressée d'en faire un film, déjà j'étais au 7^{ème} ciel. Je pouvais répandre un message que je pense important pour les médecins et pour les malades. Mais quand on m'a proposé de jouer dans le film, j'ai flippé complètement, j'étais heureux mais flippé. Alors comme j'ai bien connu Emmanuelle et que j'ai une confiance très profonde dans son jugement, je me suis dit « elle connaît mieux que moi ce métier donc si Emmanuelle me propose de jouer dans ce film c'est que probablement je serai capable de le faire, avec son aide ».

Ça a été facile de jouer, vous n'êtes pas comédien ?

Je ne suis nullement comédien. Mais je dirai deux choses. D'abord pour moi, je vous l'ai dit, c'était un moyen de répandre un message très important donc j'ai senti que j'avais accès à une tribune, mondiale peut-être, et cette idée m'a portée. Ensuite je suis quelqu'un d'habitué à parler en public, je fais souvent des discours dans différentes situations, spontanément sans que je prépare quelque chose. J'aime communiquer et d'habitude j'exprime bien ce que je sens. Les gens me comprennent bien. J'enseigne donc je suis un « teacher » comme on dit. La communication est, pour moi, un domaine que j'ai toujours vénéré, enseigné, promu. J'explique aux gens qui m'entourent dans mon hôpital l'importance de la communication. Donc ça tombait dans le genre de profil que j'ai. En plus j'avais une confiance absolue en Emmanuelle, j'étais très conscient que c'est quelque chose que je n'avais jamais fait mais je savais qu'elle pourrait m'aider. Même si je parle facilement en public, c'est quelque chose d'autre. Mais je savais qu'Emmanuelle m'apprendrait à faire ce qu'il fallait faire.

Je voudrais que l'on revienne sur la manière dont vous exercez d'une façon assez différente de ce que l'on voit en France en oncologie. Notamment sur trois points :

1 / La vérité semble un point central pour vous

Absolument la vérité est pour moi une religion. Pour moi il n'y a absolument pas de compromis pour ce qui est de dire la vérité. La vérité doit être transparente à 100 %, même 1 % de non vérité est un mensonge pour moi. Je suis dans le monde médical depuis 40 ans maintenant et toutes mes expériences dans la vie m'ont prouvé que c'était absolument indispensable, particulièrement en oncologie. Les gens pensent que c'est parce que j'exerce en Amérique que la vérité est facile pour moi mais je pourrais démontrer le contraire. D'abord, même en Amérique, on ne dit parfois la vérité qu'à moitié ; les gens devraient cesser d'avoir ce mythe. On parle peut-être plus franchement en Amérique qu'en Europe ou au Moyen-Orient je veux bien, mais moi j'ai des malades du monde entier à New-York, de toutes les cultures, des Européens, des Américains, des Chinois, des Indiens, des Moyen-Orientaux, je voyage aussi beaucoup au Liban, j'ai souvent affaire à des malades libanais, et tout le monde me fait le « challenge de dire la vérité » en disant « tu ne vas pas le faire, ça ne marche pas dans tous les milieux ». Or ça marche chez tout le monde ; quelle que soit la couleur, la race, la religion, la

vérité tout le monde la veut. Si on sait la livrer d'une façon vraiment transparente, dans une confiance l'un dans l'autre, et qu'on montre qu'on la dit parce que ça aide, pas parce que l'on veut dire la vérité, les gens sont toujours touchés par ça. Donc j'ai toujours pu le faire quels que soient les barrages, même énormes. La vérité écrase tous les murs.

2 / Votre accompagnement est plus que médical, il est philosophique, métaphysique, comme lorsque vous expliquez la nécessité de « ranger le bureau de sa vie » ?

Oui et je dis réellement cela à mes malades, ça n'est pas une invention. Quand je leur dis ça, l'effet que cela a sur eux est que ça leur donne le sens du pouvoir, l'« empowerment ». C'est un mot que je ne peux pas traduire mais qui veut dire rendre quelqu'un puissant. Le malade qui a une maladie grave se sent détruit par ce diagnostic ; quand on lui donne des outils qui peuvent lui donner de nouveau le sens qu'il est un être humain avec sa dignité, qu'il est encore une personne qui peut faire des choses dans sa vie, ça le transforme. Quand je tiens ces discours aux malades, ils sortent toujours de chez moi heureux, souriants, confortés, paisibles même si je leur dis qu'ils vont mourir, oui même quand je leur dis ça.

3 / L'accompagnement des proches fait aussi complètement partie de votre travail, il n'est pas délégué par exemple à des psychiatres ou psychologues ?

Absolument. Je trouve que, sans vouloir critiquer d'autres médecins, il y a une sorte d'abandon quand on ne fait pas son travail complètement. Pour moi, quand je traite un malade, la famille du malade est aussi importante que le malade lui-même. En apaisant la famille et en la mettant sur le même diapason que le malade, c'est mon malade qui est aidé. Quand on sépare la famille du malade sur le plan de l'information ou du soutien psychologique on met un mur dont je parle dans le film, ce mur qui est très présent, mais non palpable. On ne le sent pas mais il est là. Et le malade, sans comprendre ce qui se passe en lui, est en fait séparé de sa famille sur le plan émotionnel. Alors l'expérience de la vie qui reste à vivre dans les jours, les mois, ou les heures qui viennent, au lieu d'être une expérience de vérité totale avec le malade et d'amour devient une situation où le malade est isolé. Un isolement qui peut être imperceptible pour les autres mais qui est une douleur énorme pour le malade. Donc en impliquant la famille d'emblée, de A à Z dans tout, l'expérience de la mort devient une expérience familiale, d'amour que l'on donne au malade. Et souvent quand les malades sont morts, les familles viennent me raconter comme c'était beau, que je les ai aidées à vivre cette expérience d'une façon belle au lieu que ce soit déprimant et douloureux.

Comment, avec cette implication, cet accompagnement, vous gardez - ou pas - de la distance pour arriver à un moment à ne pas souffrir de la mort de vos malades ?

En fait cela dépend de ma philosophie et de l'approche de ce moment-là. Si je mets comme but dans ma tête de guérir tous les malades qui viennent chez moi je me mets un piège d'emblée, depuis le départ. Je crée un piège où je suis garanti de me casser la figure. Par contre, si je suis réaliste, je sais que tel malade je peux le guérir et que je vais mettre toute ma force pour le guérir ; je sais aussi que tel autre malade va mourir, quel que soit ce que je fais, alors j'accepte sa mort et dans ce cas mon but est de l'accompagner, qu'il meurt d'une manière paisible et belle. Donc quand ce malade meurt et que l'expérience de la mort et de la maladie ont été ce que j'espérais faire, une expérience de vie, cela a du sens. Ce film s'appelle « De son vivant ». Comprenez bien, je sais que la patient va mourir et que je vais l'accompagner pour améliorer sa qualité de vie ; bien sûr à sa mort je suis triste de la séparation, il n'y a pas de doute, mais ce sentiment d'avoir pu accomplir mon devoir envers

ce malade, d'avoir pu maintenir la promesse que j'ai faite quand je l'ai rencontré, quand je lui ai dit « écoute je t'accompagne jusqu'à la fin et je m'assure que tout va bien pour toi » ça me donne une grande satisfaction et ça ôte beaucoup la douleur ; mais je la vis. Il faut vivre la douleur, elle est normale, on ne peut pas la nier. C'est bête de se dire « moi je me crée un bouclier contre les sentiments et comme ça je ne souffre pas » c'est du mensonge sur nous-mêmes. J'en souffre, ça me fait de la peine mais la satisfaction du devoir accompli, la satisfaction de la promesse tenue et des résultats obtenus par cette promesse sont tellement grands que c'est une consolation énorme pour moi. C'est comme ça que je vis cette maladie et c'est comme ça qu'elle ne me détruit pas moi-même. Je suis un optimiste né, je suis heureux dans ma vie, j'ai eu une vie où le Bon Dieu m'a gâté, ou la vie selon votre croyance. Souvent les collègues m'arrêtent quand ils m'ont envoyé un cas très poignant, ils me demandent « comment tu peux continuer ? », ils ne comprennent pas ma philosophie. Je l'explique à ceux qui peuvent la comprendre. Mais la plupart, qui n'ont pas eu la conversation comme je l'ai avec vous maintenant, ne comprennent pas comment je peux sourire, comment je peux être heureux.

Vous retirez quoi de cette expérience, de ce film, de cette rencontre avec Emmanuelle Bercot ?

Pour moi c'était une expérience merveilleuse, une aventure absolument extraordinaire, je n'aurai jamais dans ma vie privée imaginé que cela pouvait m'arriver. D'abord ce film est un film à message comme tous les films d'Emmanuelle Bercot. Mais ce film a aussi été l'occasion de rencontrer des gens exceptionnels, à commencer par Emmanuelle que j'admire et que j'adore mais aussi Catherine Deneuve, Cécile de France, Benoît Magimel et puis toutes les personnes que j'ai connues dans l'équipe. J'ai connu des gens extraordinaires. C'était une joie de tous les jours d'aller jouer. Je suis quelqu'un qui aime relever les défis, toute ma vie. Quand il y a un défi, il y a une certaine joie, de l'adrénaline, qui me poussent à aller relever le défi. Là, c'était un défi délicieux à affronter, j'avais un soutien fantastique, c'était un bonheur permanent. Si quelqu'un me demande de jouer dans un film demain matin, je le referai.



LISTE ARTSTIQUE

Crystal	Catherine DENEUVE
Benjamin	Benoît MAGIMEL
Le docteur Eddé	Dr Gabriel SARA
Eugénie	Cécile de FRANCE
Léandre	Oscar MORGAN
Lola	Lou LAMPROS
Anna	Melissa GEORGE
William, le musicothérapeute	Clément DUCOL
Gladys, l'infirmière	Olga MOUAK
Le jeune notaire	Marc FAUVEAU
L'infirmière à fleur de peau	Babetida SADJO
L'infirmière rigolote	Izabella MAYA
L'infirmière gracile	Marushka JURY
La femme médecin	Julie ARNOLD
Marcel	Gérard GAUDRON
La femme du docteur Eddé	Nada SARA
La jeune maman	Marie COURROY
La danseuse de tango	Ariane LIAUTAUD
Le danseur de tango	Karim EL TOUKHI

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Emmanuelle BERCOT
Scénario	Emmanuelle BERCOT & Marcia ROMANO
Directrice de production	Karine PETITE
Premier assistant mise en scène	Léonard VINDRY
Montage	Julien LELOUP & Yann DEDET
Image	Yves CAP, AFC,SBC & Mathieu CAUDROY
Son	Pierre ANDRÉ
Montage son	Séverin FAVRIAU
Mixage	Stéphane THIÉBAUT
Musique	Éric NEVEUX
Décors	Laurent OTT, ADC
Supervision VFX	Philippe Falap AUBRY
Costumes	Judith de LUZE
Ensemblier	Emmanuel DÉLIS
Scripte	Isabel RIBIS, LSA
Casting	Antoinette BOULAT
Production	LES FILMS DU KIOSQUE
Producteurs	François KRAUS et Denis PINEAU-VALENCIENNE
Une coproduction	LES FILMS DU KIOSQUE STUDIOCANAL FRANCE 2 CINÉMA SCOPE PICTURES
Distribution Suisse	Frenetic Films